

Le document numérique comme “ lego ”[®] ou La dialectique peut-elle casser des briques ?

Dominique Cotte, Marie Després-Lonnet

► **To cite this version:**

Dominique Cotte, Marie Després-Lonnet. Le document numérique comme “ lego ”[®] ou La dialectique peut-elle casser des briques ?. Revue I3 - Information Interaction Intelligence, Cépaduès, 2004, 4 (1). sic_00001021

HAL Id: sic_00001021

https://archivesic.ccsd.cnrs.fr/sic_00001021

Submitted on 5 Jul 2004

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le document numérique comme « lego »[®] ou La dialectique peut-elle casser des briques ?

Dominique Cotte*, Marie Després-Lonnet**

* UMR Lalicc, Université de Paris-4,

** UMR Cersates, Université de Lille-3

Résumé

A partir de l'exemple de la mise en ligne de textes de presse, selon différents protocoles, cet article analyse les conséquences, en terme éditorial, des choix techniques retenus en amont. Il critique l'idée que l'on puisse, sans effort de réécriture, et à partir d'un stock « briques de texte » disjointes créer un journal électronique. Plus largement, cette étude questionne l'idée de plasticité souvent associée au concept de « document numérique » et insiste sur l'importance cruciale du contexte dans la réception des documents.

Mots-clés : *document numérique, presse, format d'édition, média informatisé*

Abstract

Based on the analysis of on line newspapers, this article shows the consequences of technical choices in the appearance of the final product, from the publisher's point of view. It criticizes the proposition that it may be possible, without a re-writing effort, to produce an electronic newspaper from a stock of « textual bricks ». Broadly, this study questions the idea of plasticity, often linked to the concept of « digital document », and insists on the crucial importance of the context in the reception of documents.

Keywords : *digital document, press, editing format, digital media*

1 INTRODUCTION

Le document, à l'âge du numérique, est bien souvent présenté comme un objet fondamentalement différent de son ancêtre analogique. D'une part on trouve souvent l'idée que la « dématérialisation » des textes et documents en modifie fondamentalement le statut, notamment parce qu'elle autoriserait sa recomposition permanente et indéfinie. Ainsi les critères de fixité, de finalisation d'un document ou d'une œuvre (le « bon à tirer » qui signe la validation finale de l'éditeur par rapport à un contenu mis en forme) ne vaudraient plus pour signifier la nature même du document. D'autre part, la mise au point de règles automatiques, la programmation de mises à jour sans intervention humaine, l'agrégation de contenus à partir de la mise au point de commandes exercées par des logiciels permettrait une production automatique ou un recyclage permanent des contenus. Dans cet article, nous discuterons ces questions à partir d'un exemple concret, celui de la presse écrite. La fabrication des journaux papier, fortement informatisée en amont depuis déjà trois décennies, est la résultante d'un équilibre délicat entre une organisation socio-professionnelle propre aux organismes de presse, un mode d'écriture et de communication spécifiques aux métiers du journalisme, et un *process* technique particulier. Le produit en est, en premier lieu, un objet physique en trois dimensions fourni au lecteur sous la forme d'un assemblage quotidien ou hebdomadaire de feuilles contenant des textes et des photos. Mais d'autres produits, qu'on ne saurait qualifier seulement de dérivés, sont également fournis par le même système : des sites web, spécifiques à chaque journal ou résultats de compilations de plusieurs journaux (comme le site de Google-Actualités que nous analysons par la suite), des cédéroms, des bases d'archives... Notre propos n'est pas ici d'opposer une forme classique, qui serait « idéale » à une autre, mais de montrer que chaque forme possède sa propre logique. Au cours des métamorphoses successives que subit le document, oublier de poser le cadre, le contexte logique et idéologique dans lequel se situe chacun de ces projets médiatiques est prendre le risque d'entretenir des confusions.

2 UN TEXTE EN KIT

Le développement des applications basées sur XML a renforcé l'idée d'une possible prise en charge séparée des aspects formels et du contenu du document. Ainsi, des « contenus » abstraits, donc indéterminés, pourraient passer de support en support et « apparaître » en fonction de prédéterminations formelles, sans que leur sens profond en soit altéré.

Nous ne nions certes pas les changements à l'œuvre, mais il faut se garder de conclure trop hâtivement sur leurs causes et leur portée réelles. En premier lieu, l'idée de « dématérialisation » relève d'une vision fautive sur le plan épistémologique. Différents travaux [7] ont proposé de considérer le passage en cours de l'analogique vers le numérique plus comme un changement de régime matériel que comme le témoignage d'une sortie hors des règles du comportement de la matière. Il serait dommage que les sciences de l'information retardent sur la physique qui a reconnu depuis près d'un siècle que la matière et le mouvement sont indissolublement liés. En second lieu, sur un plan plus sémiologique, toute lecture ou sémiiose suppose la mise à disposition d'une trace, donc le truchement d'un support physique qui fournit au texte ou au document une épaisseur, une matérialité précisément, qui intervient comme une composante structurante de l'acte de lecture. Or, dans le transfert d'un support à un autre, dans la migration des éléments structurants des textes sur des dispositifs de lecture différents, nous constatons qu'il se produit des événements qui contribuent à modifier le sens de la lecture.

D'un autre côté, la thématique du document comme assemblage d'éléments disjoints renvoie à l'idée d'une écriture abstraite qui pourrait se faire en amont de tout processus éditorial et s'incarner, se matérialiser, se réaliser, s'effectuer, au cours du passage sur un support qui formerait le document. La conception de documents numériques comprendrait alors deux étapes : d'abord la constitution d'un stock de « briques » de texte puis l'association et l'agencement de parties de ces briques en autant de documents. Ainsi, comme il est dit dans le texte signé R.T.Pédauque » un document n'aurait ¹ de forme à proprement parler qu'à deux moments : celui de sa conception par son auteur qui devra le visualiser ou l'entendre, pour s'assurer qu'il correspond à ses choix (...) et celui de sa reconstruction par un lecteur » (version du 08/07/03).

Or, il nous semble que conclure sur ce point serait dangereux avant d'avoir examiné tout ce qui se passe précisément dans cet entre-deux, ce cheminement du document entre son concepteur et son lecteur. Aujourd'hui, rien ne s'y effectue sans le recours à ces dispositifs techniques que sont les médias informatisés [5]. Mais ceux-ci sont porteurs autant de contraintes que de promesses et leur mise en œuvre sollicite des aspects aussi bien sociaux que techniques et sémiotiques : pour analyser le document achevé à son stade de soumission à un lecteur, il faut prendre en compte ce cheminement dans la *boite noire* et entre

¹ Il est à noter que dans une version antérieure (28/04/03) de ce texte « en mouvement », le futur était employé en place ici du conditionnel (« un document n'aura de forme à proprement parler... »)

autres choses comprendre ce que signifie l'automatisation de tout ou partie des processus. Notre propos est d'examiner la nature des obstacles qui s'opposent à ce projet d'une automatisation intégrale ou d'une combinatoire de type *lego*. Car pour nous, il ne s'agit pas ici **que** d'un processus technique. Il faut nécessairement intégrer la dimension sociale et les effets de résistance opposée par les organisations de travail, les habitudes individuelles, les représentations collectives...

3 DU JOURNAL VERS LE WEB

L'un des postulats couramment rencontrés consiste à affirmer que désormais la publication d'un texte (au sens large, c'est-à-dire aussi bien un rapport, qu'un site, ou qu'une plate-forme éditoriale...) peut se résumer à l'agencement de parties distinctes, pré-formées, et que le sens général se construit lors de cet assemblage. Si c'est bien le cas, alors rien ne s'opposerait en principe à l'automatisation intégrale du processus. Mais, si en revanche l'intervention de la machine se laisse voir dans les « défauts » ou au moins dans la résistance des textes, et si par là même le sens s'en trouve altéré, alors cette automatisation sous la forme d'un assemblage de *lego* montrera qu'elle n'est qu'une illusion et encore une fois la dialectique aura vaincu la pensée mécaniste.

Nous proposons à titre d'exemple l'analyse de l'organisation documentaire d'un journal comme Libération. Le journal est produit grâce à un système rédactionnel (QPS – Quark Xpress Publishing System), qui fournit comme unité documentaire de base la page entière composée. Or, cette unité, qui est la base de la lecture du journal papier, ne signifie rien en tant que telle dans l'hypothèse d'un accès à ce document sous forme numérique, soit dans une base de données de type « Pressed » (Européenne de données), soit sur le web. Il convient de reformater le document pour cet usage, et notamment d'y distinguer les différents éléments signifiants que sont le titre, le chapô, le texte, la signature, l'illustration... Tous ces éléments se présentent dans X-Press comme des blocs graphiques qui structurent visuellement le texte, et ils doivent se retrouver, en tout ou en partie, aussi bien sur le site liberation.fr que sur la base des archives ou sur différents serveurs d'échanges de fichiers. Idéalement, on pourrait penser qu'une fois l'information saisie (dans X-Press), elle est immédiatement récupérable et « recyclable ». C'est vrai en théorie, notamment si on se base sur les feuilles de style fournies par X-Press, pour identifier et différencier les blocs de texte. Mais cela suppose que les règles typographiques et

éditoriales régissant l'usage des feuilles de style soient rigoureusement et systématiquement respectées.

Or, dans l'organisation générale du circuit de la copie, dans la pression des bouclages, l'urgence de l'actualité, il y a suffisamment de distance prise avec ces règles pour faire échouer toute tentative de reconnaissance automatique du fichier numérique sorti d'X-Press pour produire automatiquement, par exemple le site web. Ainsi, un opérateur travaille, en soirée, pour « déshabiller » les pages X-Press au fur et à mesure que celles-ci partent au tirage, et retransformer le contenu en une matière structurée susceptible de rentrer dans les « tiroirs » des différentes applications informatiques cibles (web, bases de données...). Néanmoins ce travail de remise en forme ne s'apparente pas tout à fait à une réécriture, car les opérateurs qui en sont chargés ne se livrent à aucune manipulation sur le contenu interne des articles. Pourtant ceux-ci contiennent des traces, qui rappellent leur organisation précédente dans la page et qui perdent leur sens lorsque l'on accède au document dans un autre contexte.

Le contenu d'une page de journal fait l'objet d'une organisation dans l'espace qui lui donne du sens (titres, bandeaux, pavés de texte, encadrés, colonnes,...) [3]. Un chapeau général peut introduire deux sous-articles, lesquels peuvent se répondre ; des encadrés peuvent venir compléter le tout ; les articles peuvent appartenir à un « dossier » constituant un ensemble plus vaste... Dans la lecture de l'imprimé, cette organisation s'appuie sur l'utilisation de déictiques comme : ci-contre, ci-après, page suivante, dans l'encadré ci-dessous, etc. qui contribuent à organiser un parcours de lecture. Cependant, comme le fait observer Christian Vandendorpe [11] l'idée même de l'hypertexte interdit cette utilisation, puisque les liens représentent autre chose qu'un « au-dessus », un « au-dessous » ou un « à-côté ». Dans le cas d'un journal, il conviendrait, par exemple, d'introduire dans le texte même une balise contenant un lien vers la partie complémentaire, à ouvrir éventuellement dans une nouvelle fenêtre. Mais, d'une part le gabarit d'accueil du site de Libération est figé dans une forme toujours identique, quel que soit le format de l'article initial, d'autre part, ni le temps ni l'organisation, entre le déshabillage des pages de 23h00 à 02h00 et la mise en ligne du site à 06h00 ne permettent des interventions de ce type ².

² Cette plasticité du support papier s'affirme en retour comme un des grands paradoxes de l'ère du numérique. Le 12 Septembre 2001 par exemple, au lendemain de l'événement, Libération a pu publier une « Une » incluant la dernière, donc sur deux pages assurant ainsi la continuité de l'illustration de Une à l'avert et au revers du journal, alors que son site web, comme d'ailleurs celui de nombreux autres médias, saturé, n'offrait qu'une pauvre interface

L'éclatement, à but documentaire, de la structure de la page est cependant assumé par le journal. La constitution d'archives structurées rend en effet les recherches ultérieures dans la base des articles beaucoup plus performantes et le journaliste a la possibilité de retourner à l'exemplaire papier s'il veut le retrouver dans son contexte d'édition originale (Le Monde offre lui, sur son intranet, la possibilité de passer du papier singulier à l'affichage de la page complète au format PDF).

L'affaire se complique lorsque l'on sort du cadre sociologique du journal. La base de données, constituée à l'origine pour l'archivage est également utilisée pour générer automatiquement l'édition électronique du journal sur le site libération.fr.

La charte graphique du site reconstruit un ensemble cohérent proche de la structure originale de l'édition papier à partir des unités découpées en amont. On y retrouve les mêmes rubriques (monde, société, économie, emploi...) et chaque article retrouve son titre, son chapô, sa date et son auteur. Il y a perte d'information contextuelle au sens où, pour lire plusieurs articles qui se répondraient dans une page papier, il faut les afficher l'un après l'autre et donc jamais ensemble dans le même espace.

Tous les organismes de presse savent bien que les deux formes de lecture, sur le papier et sur l'écran, ne s'excluent pas mais se complètent [1]. Il n'y a pas véritablement concurrence entre les médias : au papier le balayage complet d'une actualité, une logique de l'offre, à l'écran une logique de lecture plus ponctuelle, plus thématisée, plus dirigée, une logique de la demande, puissamment aidée par les moteurs de recherche et le cheminement hypertexte.

Ainsi, la contrainte sociale, l'organisation de la firme, tout comme la contrainte sémiotique, la logique de l'espace de l'écran, contribuent à modifier l'appréhension de contenus qui sont pourtant, sur le strict plan de la matière qui les compose, apparemment identiques.

4 GOOGLE ACTUALITES, OU « CECI N'EST PAS UN JOURNAL »

Que dire ensuite de l'utilisation des sites d'information accessibles librement ³ comme « matière première » pour la construction de sites seconds tel « Google Actualités », proposé sur la page d'accueil du moteur de recherches éponyme.

L'idée de ces services d'actualités est de prélever automatiquement, dans toutes les sources de presse disponibles sur Internet, dans une langue donnée, les éléments qui structurent en général un article (titre, chapô), de les associer à des sources et à des thématiques, et de présenter le tout dans une page web qui emprunte à la forme classique de la mise en page mosaïque de ces journaux.

La mise en regard de la page du journal papier, de la page écran correspondant à cet article sur le site Liberation.fr et de la « citation » qui en est faite sur le site Google-Actualités montre comment l'illusion du « journal en ligne » est entretenue alors que de facto, seule une petite partie de la structure et du contenu de l'article original est conservée.



FIG. 1 – Page d'accueil de Google Actualités. Capture du 7 août 2003

Sur le cadre gauche de la page, apparaît un découpage en rubrique qui peut tenir lieu de sommaire, chaque édition nationale possédant sa rubrique « domestique », ici France. On notera l'absence de rubrique « politique » ou « société », les faits afférents étant ici classés dans la rubrique France.

³ comme le site de Libération (www.libération.fr), du Figaro (www.figaro.fr) ou de l'humanité

Le caractère de génération automatique des pages ainsi proposées suppose que le gabarit de réception soit normalisé et que la construction de « l'article » soit toujours identique : un titre, clicable, les premières lignes du texte servant de chapô, la source et une série de ressources annexes. Selon la nature de la source, apparaîtront des valeurs comme le lieu d'émission, la date (selon la structure classique des dépêches d'agence par exemple, si la ressource est de type agence de presse). Il arrive par conséquent souvent qu'une information cruciale manque parce que, dans la logique du titre papier, ou dans la logique du site web, elle figure dans une tête, dans un sur-titre ou dans un intitulé de rubrique.

La mise en regard de la version papier et de différentes versions électroniques d'un même article permet d'observer une multitude d'effets de bords mais aussi le recours systématique à des trompe-l'œil formels [4] destinés à faire « apparaître » des avatars d'articles là où une lecture attentive des contenus dénonce le collage grossier.

Dans le cas du site de Libération, la construction et la structuration des pages-articles se fait via une base de données dans laquelle chaque partie des articles papier est enregistrée, répertoriée et associée à une mise en forme : `art_aut` pour l'auteur, `art_chapo` pour le chapeau, `art_titre`, `art_txt`...

La perte d'information est alors principalement liée au choix (éditorial) de conserver la même mise en forme à l'écran quel que soit le contenu des articles (certaines balises resteront, par exemple, vides car l'article correspondant ne possède pas l'élément associé : illustration, auteur, inter-titre...) et d'afficher les articles les uns en dessous des autres quelque ait été l'arrangement choisi pour l'édition papier. Deux articles faisant référence l'un à l'autre et donc placés au départ vis-à-vis sous un même chapeau se retrouveront donc dissociés à l'écran. L'interprétation du sens de chacun sera de ce fait altérée par l'absence de l'autre.

Dans le cas de Google-Actualités « l'extraction » de l'information est plus douloureuse. Les classes d'objets définies par l'éditeur ne sont pas reconnues par le moteur de recherche, pas plus que les balises `<META>`, qui pourtant décrivent précisément le document selon les normes définies dans la DTD du langage HTML. Le choix des éléments « pertinents » se fera en fonction des balises les plus communes comme `<TITLE>`. Le résultat est pour le moins surprenant. Sur les pages-écran que nous avons étudiées les articles issus du site du journal l'Humanité portent tous le même titre : « LE WEB DE L'HUMA ». La première lettre du texte de ceux tirés du site de Libération disparaît systématiquement car elle est remplacée par une lettrine-image sur le site source. Les chapeaux ne sont pas repris et c'est le début du corps de l'article qui en fait office. Les

images qui « illustrent » les articles à la « une » n'ont souvent rien à voir avec le sujet traité et leurs légendes ne sont rien d'autre que le nom du site d'où elles sont extraites (voir figure 2 ci-dessous).

The screenshot shows a Google News interface. At the top, there's a navigation menu with categories like 'À la une', 'International', 'France', 'Économie', 'Science/Tech', 'Sports', 'Culture', and 'Santé'. The main article is titled 'Les chiites manifestent à Bagdad' with a sub-headline 'L'explosion de la voiture d'Alissa Dermouche, une macabre mise en scène qui tombe à point nommé dans un climat déjà passablement empoisonné'. The article text mentions a protest against the coalition government in Baghdad, resulting in 24 deaths and many injuries. A red box highlights the article title and sub-headline. Another red box highlights the source name 'lib' next to a small image. A third red box highlights the source image 'DNA'. Red lines connect these elements to their respective source pages: 'Liberation.fr' for the article and 'Humanité.fr' for the image. The page also shows a sidebar with 'LES ARCHIVES' and 'ÉDITORIAL PAR PIERRE LAURENT Le boomerang'.

FIG. 2 – Modification du contexte lors de la « citation » par Google-Actualités

Le simple transfert d'éléments discrets, qui composent un premier niveau d'information, dans un autre cadre, ne suffit donc pas à créer un document au sens plein du terme. Un « titre » n'est pas une entité abstraite qui peut sans dommage être recyclée dans tout autre document. La qualification d'un élément textuel, dans un contexte éditorial donné, n'assure pas la validité universelle de cette qualification. L'insertion de cet élément à une place et dans une forme choisies sur la seule base d'un statut antérieur qui lui serait attaché conduit à construire des pseudo-textes aberrants. Ces leurre éditoriaux miment des formes de publication socialement reconnues. Ceci conduit le lecteur à les identifier comme tels de prime abord, alors que les contenus textuels ainsi mis en scène démontrent une usurpation d'identité.

Notre propos n'est pas d'opposer une forme idéale (le journal papier) à une forme qui serait dénaturée, mais de réfléchir à la manière dont chacune de ces formes doit s'assumer par rapport à un projet. Si le journal (papier ou électronique) est le résultat d'un projet éditorial défini, le discours qui sous-tend l'entreprise de Google-Actualités relève

clairement, lui, d'une apologie de l'automatique et d'un refus affiché de la médiation humaine.

Or, il faut bien rappeler que si le rôle social et intellectuel de l'éditeur est apparu historiquement, c'est qu'on a reconnu la nécessité d'une responsabilité vis-à-vis du lecteur et du public. L'idée que les automatismes garantissent une objectivité sous prétexte qu'il n'y a pas d'intervention humaine oublie le fait que toute programmation relève également d'un projet intellectuel sous-jacent.

5 PEUT-ON CONCEVOIR UNE ECRITURE SANS CONTEXTE ?

Qu'est-ce donc finalement que lire et écrire, puisqu'au fond c'est bien de cela dont il s'agit, à l'ère du numérique ? L'acte de lecture, au-delà de la reconnaissance des signes qui composent le texte implique également le contexte dans lequel ce texte se place. L'idée que l'on puisse lire ou écrire en dehors d'un contexte donné n'est pas recevable. La notion de contexte [11, 13] est en effet inséparable de l'action de communication et de la production de ses supports. Contexte d'émission d'une part, contexte de réception d'autre part.

S'interroger sur le contexte c'est revenir sur les notions d'auteur, d'éditeur, de lecteur, les places et sur les rôles respectifs qui leur sont dévolus [9]. Le processus d'interprétation suppose d'une part un projet rédactionnel ou éditorial et d'autre part un cadre de réception. Si l'auteur produit le texte et en propose une première organisation, l'éditeur – mais aussi le typographe, le maquettiste ou l'illustrateur – en fabrique une nouvelle mouture qui n'est pas une simple « mise en forme » du texte de départ. L'engouement pour le format PDF, qui permet de proposer à la lecture un document qui reproduit strictement l'ordonnance graphique et visuelle du document papier montre bien que les formes anciennes se réimposent, par-delà la plasticité avérée du document électronique.

De la même manière, mettre un document à disposition d'un public, le proposer à la lecture, ce n'est pas cimenter des briques de texte, mais bien adapter à la fois la forme et le fond pour concevoir **un nouvel objet communicationnel** qui à la fois démontre et respecte un « contrat de lecture » [12]. Ce contrat lie à la fois l'auteur, l'éditeur et le lecteur du document. Un journaliste écrit en fonction d'une ligne éditoriale. Un auteur se doit de respecter la charte d'une collection. Un éditeur endosse une responsabilité (y compris sur le plan juridique), vis à vis de son

public. On peut voir une autre tentative de réimposer un rôle social dans l'émergence des formats RSS (Rich Site Summary) par lesquels les éditeurs proposent directement des formulaires pour récupérer sur leur site des contenus mis en forme tels qu'ils *souhaitent* les voir figurer sur des sites extérieurs.

La compréhension de la spécificité du document numérique ne peut être totalement dissociée de celle de ce nouveau partage des responsabilités entre les acteurs qui participent à sa conception, son élaboration et sa circulation. Le contexte n'est pas quelque chose que l'on pourrait considérer comme « ajouté », extérieur, périphérique à cet élément essentiel qui serait par ailleurs le texte, mais tout texte doit être considéré en contexte. Autrement dit, l'apparition d'une même suite de signes alphabétique, ou a fortiori d'une même image, dans deux cadres différents, peut très bien engager des significations différentes, divergentes, voire opposées [2].

La logique du lego se brise sur la réalité persistante du contexte. Inséré dans un autre espace, à côté d'autres éléments, pour un autre mode de lecture, le fragment ne perd pas tout son sens, mais ce dernier s'en trouve plus ou moins profondément modifié. Tout ceci nous renvoie à la notion de médiation qui n'est finalement rien d'autre que la reconnaissance assumée de l'importance de cette mise en forme et en contexte. Nous ne saurions imaginer des médias sans médiation, c'est-à-dire sans travail de mise en relation d'un texte écrit par un auteur, avec une communauté donnée de lecteurs⁴ [6].

6 CONCLUSION

L'écriture numérique a pu être qualifiée d'écriture du fragment [10]. Il convient, certes, de ne pas nier les spécificités du document numérique, justement en ce qu'il autorise une relative « atomisation » (et donc autonomisation) de ses différentes composantes. Mais on pourra observer a contrario, que les mêmes technologies numériques mettent à disposition des formats de documents, dont le succès et l'utilisation ne se démentent

⁴ C'est-à-dire, sans reconnaître à la fois la réalité d'une co-construction du sens (mise en évidence notamment par U. Eco dans son étude des figures du lecteur et de l'auteur - cf. Eco, U., *Lector in fabula : le rôle du lecteur ou la Coopération interprétative dans les textes narratifs*. Paris : Grasset & Fasquelle, 1985) mais aussi celle d'une énonciation éditoriale qui associe étroitement dans tout projet communicationnel, et les producteurs du fond et ceux de la forme.- cf. Souchier, E., L'image du texte : pour une théorie de l'énonciation éditoriale. *Les cahiers de médiologie*, vol. 6 (Pourquoi des médiologues ?), 1998, p. 137-145.

pas, et qui fonctionnent totalement au rebours des principes considérés. Si l'on considère par exemple le format PDF, on constate que son succès dépend précisément de sa capacité à respecter non seulement l'intégrité du document dans sa forme originale, mais également son intangibilité.

On voit bien ainsi que les différentes parties d'un document ne sont pas des briques isolables dont il suffirait « d'encapsuler » la forme et le contenu et que l'on pourrait ensuite ré-agencer à l'infini dans autant de formats prédéfinis. Imaginer que cela puisse être fait, sans que cela nuise, plus ou moins profondément, au sens général du texte ainsi produit, c'est négliger l'importance du contexte dans lequel ces éléments sont destinés à être lus.

Considérer le document numérique comme un objet en permanente construction ne va donc pas de soi. Mais ce jeu d'assemblage peut également constituer en soi un choix d'écriture et un choix éditorial. Auquel cas on ne doit pas se cacher le fait que cela implique toujours un degré plus ou moins élevé de réécriture. Ce travail de métamorphose des textes et des documents a un coût, ou plutôt des coûts : cognitif, sémiotique, et bien sûr économique. On ne s'en tirera pas avec l'attente d'une nouvelle promesse technique qui ferait croire que la « prochaine version » (d'un logiciel, d'un langage de balisage, d'un format de support ou de données) permettrait d'économiser l'activité éditoriale et d'assurer une objectivité de traitement due à son automatisation. Ceci n'est que la version techniciste du « demain on rase gratis ». Il convient au contraire d'assumer, soit la persistance et même l'accroissement d'un profond travail de réécriture (qui nécessitera l'emploi et l'activité d'une nouvelle espèce de scribes modernes), soit la permanence de pertes, d'oublis (de caractères, d'éléments de contexte, de légendes, de rapprochements) qui feront toujours du document « généré » (en opposition au document édité) quelque chose d'incomplet et d'imparfait. Sans doute la réalité se situe-t-elle plus sûrement dans une constante tension entre ces deux extrêmes.

RÉFÉRENCES

- [1] I. Babou. Du papier à l'écran : modalités énonciatives de deux quotidiens d'information en ligne, *Notions en Question*, n°6 (médiation, médiatisation et apprentissages), pages 59-69, 2003.
- [2] A.Béguin., *La discipline du lisible*, Habilitation à Diriger des Recherches, Lille : Université de Lille 3, 2003.

- [3] D. Cotte. De la une à l'écran, avatars du texte journalistique, *Communication & Langages*, n°129, pages 64-78, 2001
- [4] D.Cotte. La métis à l'écran, leurre ruse et désorientation dans l'écrit de réseau, *Communication et langages*, n°139, 2004
- [5] M. Despres-Lonnet. Écrits d'écran : ni intuitifs, ni transparents. *Dossiers de l'audiovisuel*, vol. 103, (Les nouvelles technologies : quels usages, quels usagers ?), 2002
- [6] U. Eco, *Lector in fabula : le rôle du lecteur ou la Coopération interprétative dans les textes narratifs*. Paris : Grasset & Fasquelle, 1985.
- [7] Y. Jeanneret. Matérialités de l'immatériel : vers une sémiotique du multimédia, dans M. Heusser, éd., *Text and Visuality - Word and image interactions III*. pages 249-257, Amsterdam-Atlanta : Rodopi, 1999.
- [8] R. Pédaque. Document : forme, signe et medium, les re-formulations du numérique
- [9] E. Souchier. L'image du texte : pour une théorie de l'énonciation éditoriale. *Les cahiers de médiologie*, vol. 6 (Pourquoi des médiologues ?), pages 137-145, 1998.
- [10] E. Souchier. Histoires de page et pages d'histoire, in *L'aventure des écritures, la page*, Paris : Bibliothèque nationale de France, (sous la dir. de Anne Zali), 1999.
- [11] Ch. Vandendorpe. Du Papyrus à l'hypertexte : essai sur les mutations du texte et de la lecture, Paris : La Découverte, 1999.
- [12] E. Véron, L'analyse du « contrat de lecture » : une nouvelle méthode pour les études de positionnement des supports presse, in *Les médias, expériences, recherches actuelles, applications*, pages 203-229, Paris : IREP 1985.
- [13] R.Harris, La sémiologie de l'écriture, pages 133-150, Paris : Cnrs langage, 1994.

